

Rêver, découvrir, rencontrer

Un hiver unique au monde

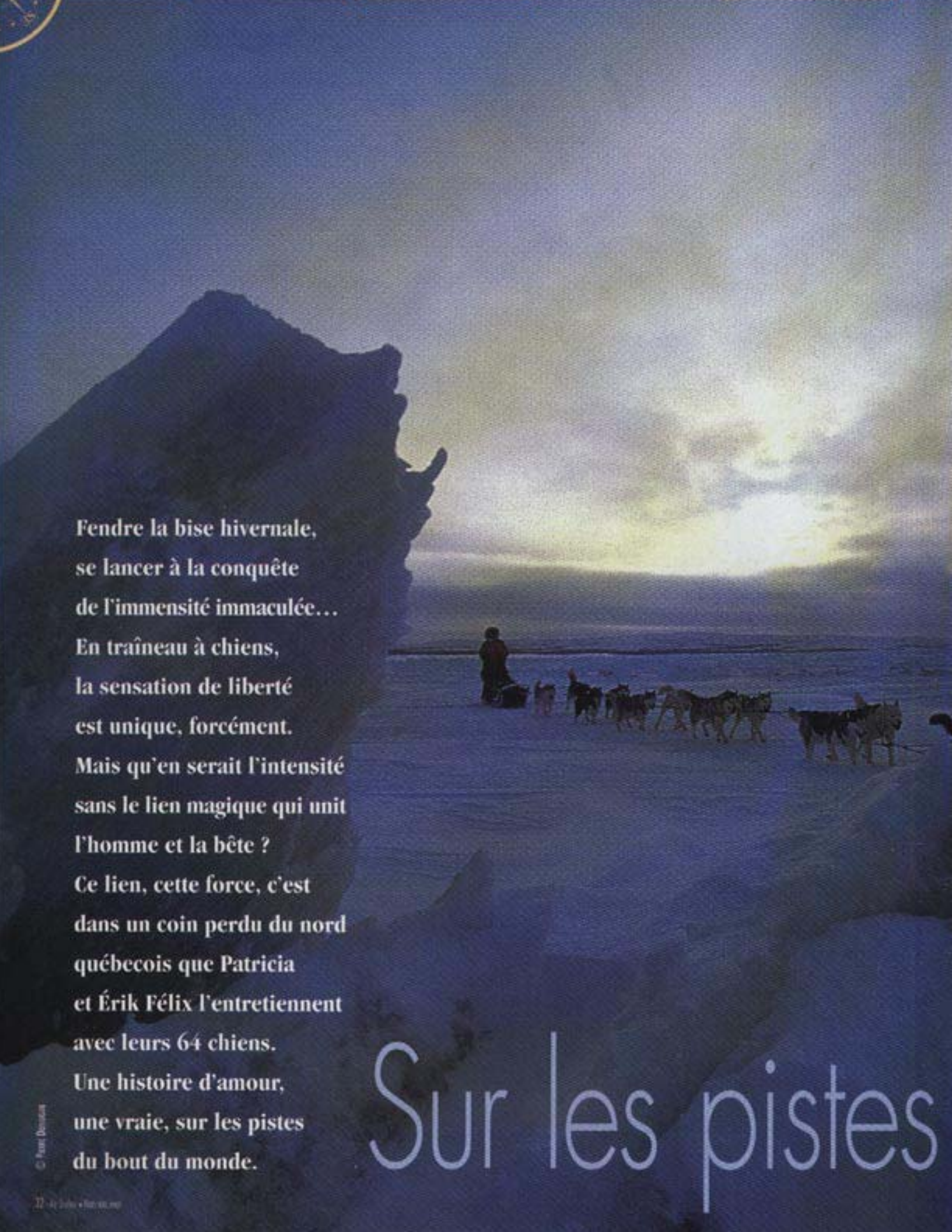
- Motoneige
- Traîneau à chiens
- Raquette
- Pêche blanche
- Sports extrêmes

Cahier spécial : conseils pratiques et bonnes adresses hivernales

M 07792 - 1 - F : 6,50 € - RD



Une édition de Québec Impression - 100% recyclé - 100% éco-citoyen



Fendre la bise hivernale,
se lancer à la conquête
de l'immensité immaculée...

En traîneau à chiens,
la sensation de liberté
est unique, forcément.

Mais qu'en serait l'intensité
sans le lien magique qui unit
l'homme et la bête ?

Ce lien, cette force, c'est
dans un coin perdu du nord
québécois que Patricia
et Érik Félix l'entretiennent
avec leurs 64 chiens.

Une histoire d'amour,
une vraie, sur les pistes
du bout du monde.

Sur les pistes



Érik Félix et ses chiens, une complicité qui va bien au-delà de la bonne entente de part et d'autre de l'attelage.

Amoureux éperdus des chiens

et des paysages nordiques, Érik et Patricia Félix ont déposé leurs pénates et installé leurs bêtes près de Clova il y a maintenant 7 ans. Dès le départ, les deux Français voulaient s'installer dans la Belle Province pour offrir aux touristes une formule originale de raids en traîneau à chiens. Érik avait arpenté le Québec de long en large, de l'Abitibi à la Gaspésie, en passant par le lac Saint-Jean et les Laurentides, pour dénicher l'endroit de ses rêves. C'est en Haute-Mauricie, sur un minuscule hameau perché à 200 kilomètres au nord de Mont-Laurier, que le couple a finalement jeté son dévolu. *A priori*, Clova n'a rien d'une destination touristique. Fondé autrefois pour l'exploitation forestière, le village ne compte plus qu'une trentaine d'âmes, assistés sociaux ou retraités, qui défendent jalousement les derniers retranchements de leur liberté. Les pourvoiries de la région stimulent ce qui reste de vie économique tandis que l'industrie forestière avale goulument des hectares de forêt publique. Pourtant, à quelques lieues de l'ancien village de bûcherons se cache un petit paradis d'une valeur inestimable : le réservoir Gouin, source du Saint-Maurice et de la Manouane. Un terrain de jeu idéal pour Érik et Patricia et leurs 64 compagnons.

Le grand blanc de novembre à avril

La maisonnette des Félix se dresse à quelques minutes au sud de Clova, sertie entre le lac de la Hauteur et le lac des Étables. Avant leur arrivée, *Picea mariana*, la majestueuse épinette noire, régnait sans partage. Érik et Patricia ont dû défricher leur lopin à la manière des premiers colons. Sans électricité ni téléphone, ils se sont bricolé un petit nid modeste mais chaleureux.

« Nous, on ne sait pas faire quelque chose de simple, avoue Patricia, le sourire aux lèvres. Si on a le choix entre ce qui se fait simplement et ce qui se fait à la sueur du front, c'est dépenser de l'énergie qu'on choisira d'office. » Pas simple, mais ô combien gratifiant. Ici, de novembre à avril, le ciel à perte de vue se reflète sur le manteau blanc de la forêt boréale. Les îlots sombres de conifères auréolés de frêles silhouettes de bouleaux nus se découpent en dentelle dans le décor immaculé. La nuit, les aurores boréales drapent le silence de lueurs vertes et roses, ondulations irréelles rythmées par le chant du loup et son écho. Comment ne pas craquer pour la beauté ainsi vêtue? Érik et Patricia ont eu le coup de foudre pour cette terre blanche dès qu'ils l'ont senti crisser sous les patins du traîneau à chiens. Leurs visiteurs aussi craquent pour l'immensité glaciale et sauvage, mais ils succombent surtout pour ce couple et leurs bêtes quasi humaines...



Photos : © Eric Siffert

Des marcheurs aux mushers

Curieusement, le mot musher, qui désigne le maître des chiens de traîneau, est un francisme. Il trouve son origine à l'époque de la ruée vers l'or.

Les Canadiens français furent nombreux à tenter leur chance au Yukon et en Alaska, eux qui maniaient avec aisance le traîneau à chiens.

Au langage, l'ordre de départ était simple : « Marche ! ».

Ils se firent rapidement appelés les « marcheurs », mot qui muera en « musher » dans la bouche des chercheurs d'or américains.

Tim, Schawry, Oural, Digger, Apache, Bilbo, Puncta et les autres, chacun a une niche à son effigie. « Les chiens passent toujours en premier », explique Patricia qui, deux fois par jour, fait la tournée du chenil pour remplir les gamelles, ramasser les excréments, donner un coup de brosse, une caresse à chacun. Le dévouement et la constance dans les gestes quotidiens de la petite femme de 48 ans parlent d'eux-mêmes. « C'est parce qu'on aime les chiens qu'on fait ce métier-là. Si tu n'as plus de passion, il faut arrêter. »

Une vie rythmée par les chiens

À la fois source de soucis et de réconfort, la vie des chiens rythme celle des maîtres. L'été, alors que les chiens ne peuvent courir, c'est le moment de préparer la saison touristique. Cette année, Érik a construit une annexe au chalet pour pouvoir accueillir un visiteur supplémentaire. Patricia élabore, mitonne et congèle des repas pour l'hiver, pas question que les clients



“ C’est parce qu’on aime les chiens qu’on fait ce métier-là. Si tu n’as plus de passion, il faut arrêter. ”

mangent de la nourriture lyophilisée. Dès la fin de la chasse à l’orignal, si la température est assez fraîche, l’entraînement commence. Érik attelle les chiens à un quatre-roues sans moteur, et leur désir de courir, réprimé pendant toute la saison chaude, explose.

Dans leur « bout du monde » les Félix sont à l’abri de la frénésie malade de la ville et de son corollaire, le stress. Mais les chiens ne donnent jamais de congé, précise Érik. « On est comme tout le monde, même si on a attaqué notre métier par passion, il y a des jours

où on n’a pas envie de sortir ». Les chiens le sentent, croit le musher (lire l’encadré), « et dès que je monte sur les patins, foubie tout, ce sont eux qui me remontent le moral ». Patricia se souvient d’une tragique nuit d’hiver. Le cancer avait condamné sa chienne Squaw, il avait fallu l’abattre. « Érik était parti à Mont-Laurier, il était trois heures du matin et j’ai demandé à mon aide de camp d’atteler les chiens. Je ne pouvais pas rester là comme ça, à pleurer, il fallait que j’aille courir avec les chiens ». Est-ce le sifflement des patins sur la neige, le halètement des bêtes au galop, le mouvement régulier du paysage qui défile ou le froid mordant sur les joues ? Qu’importe, la cure est efficace.

La dignité dans le travail

Le musher et ses chiens vivent une relation de réciprocité complète, résume Érik. « Un chien que tu fais travailler, c’est ■ ■ ■

64 gueules à nourrir deux fois par jour, sans compter le nettoyage du chenil, les soins et l’affection à apporter à chacun des pensionnaires. Le sacerdoce de Patricia.





© M. JAVIER

“ Un chien que tu fais travailler, c’est un chien qui a toute sa dignité. Il se sent utile, important pour toi, et il prend encore plus de valeur aux yeux de son maître. ”

■ ■ ■ *un chien qui a toute sa dignité. Il se sent utile, important pour toi, et il prend encore plus de valeur aux yeux de son maître.* » Dans le chenil, Tim a des privilèges. Il occupe la première niche et sa chaîne, un peu plus longue, lui permet de s’étirer les pattes jusque sur le perron. Ce husky pur, fier et autoritaire mais sans une once de malice, c’est le chien de tête d’Érik Félix. « *Ce qui est fabuleux avec Ti-ti, s’émerveille le maître, c’est qu’il lui suffit d’un regard et tout le monde s’écarte. Il est comme ça depuis qu’il est tout jeune.* » Un musher n’a qu’une seule fois dans sa vie une bête pareille. Un leader naturel, fin, intelligent. « *Tim est un peu la continuité de moi-même. À un tel point que si je pars avec un autre chien de tête, je ne me sens pas tranquille, je n’ai pas l’impression que je maîtrise autant l’attelage.* »



En attendant la neige et les retrouvailles entre les chiens et le manteau immaculé — une vraie fête —, les travaux ne manquent pas pour préparer la saison.

Évidemment, sur une soixantaine de bêtes, les mushers n’ont pas qu’un seul chien de tête. Lorsqu’ils partent en raid, la meute peut compter jusqu’à neuf attelages ayant chacun leur meneur. Cependant, il y a toujours le chien qui ouvre le cortège, celui qui trouve la piste pour les autres quand le temps est mauvais ou que les conditions du terrain sont difficiles. Dans les grands espaces de l’arrière-pays, la survie de l’équipage dépend en bonne partie de l’intelligence et du flair de ce leader.

Penser à la relève

À 9 ans, Tim, a parcouru l’équivalent de six fois la distance entre Montréal et Vancouver, près de 18 000 kilomètres au compteur. Mais le fil d’arrivée approche pour ce marathonien de la gent canine. Comme celle d’un athlète, la carrière d’un chien de travail est relativement courte. Érik pense déjà à la relève. L’hiver dernier, Oural, un fils de Tim, a couru auprès de son père et Érik croit qu’il pourrait le remplacer au moment de la retraite. « *Quand je regarde Oural, qui a 2 ans et demi, je vois Ti-ti quand il était gamin, raconte Érik, une lueur de fierté dans l’œil. Il a la même attitude : il fait énormément attention à ses maîtres, il n’est pas nerveux, mais il a du caractère. Je crois qu’il aura une bonne dose de sang-froid, comme son père.* » ■